
VE
RI
TAS



J.-F. MILLET

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Ambulances de Paris pendant le siége, 2e édition, 1 vol. in-12, imprimé par D. Jouaust, en caractères elzéviriens. Librairie générale, Paris, 1871.

Jules Janin (1804-1874), 1 vol. in-18, elzévir, imprimé par D. Jouaust, sur papier vergé de Hollande; portrait à l'eau-forte par Flameng. Librairie des Bibliophiles, Paris, 1874.

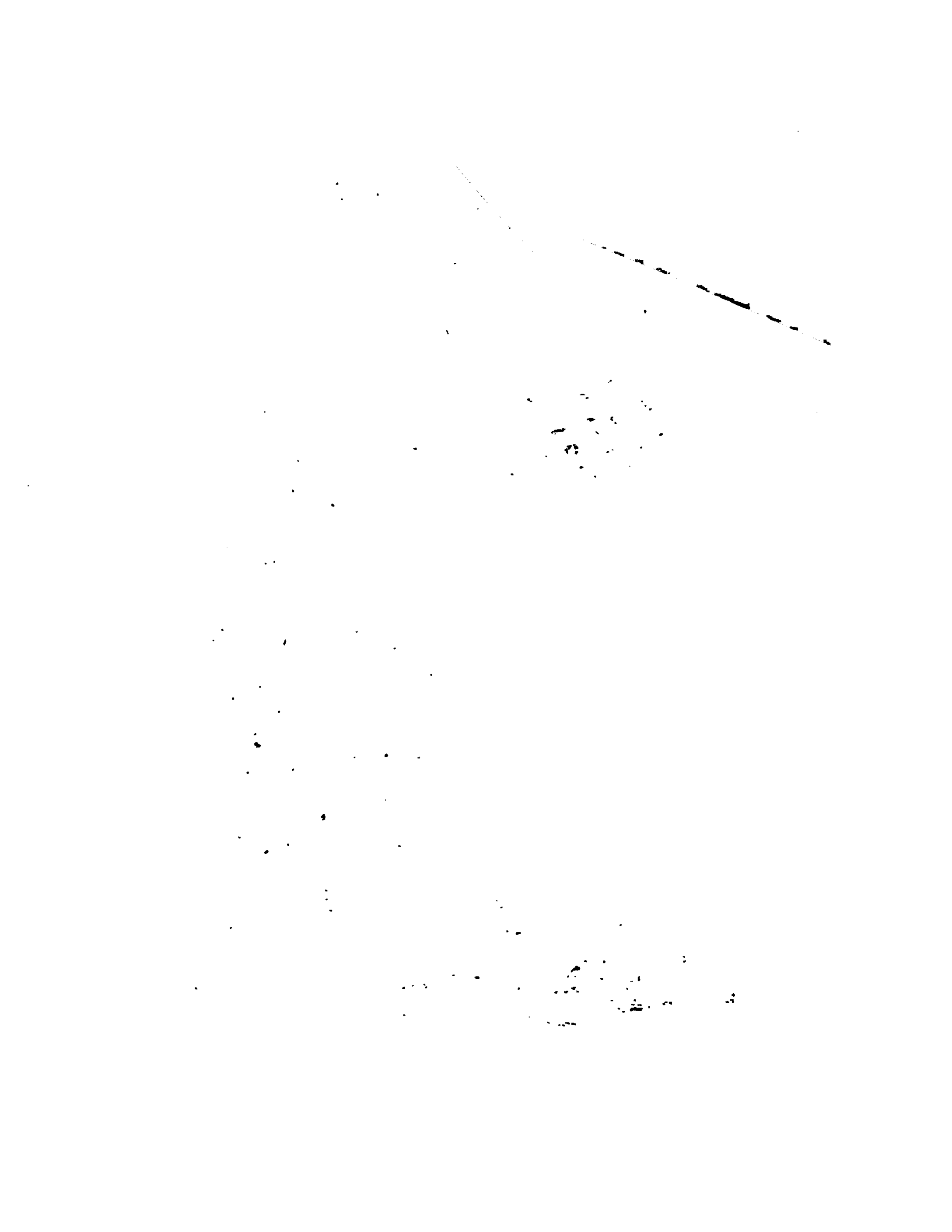
SOUS PRESSE

Jules Janin, nouvelle édition de luxe, très-augmentée, avec portrait à l'eau-forte et fac-simile d'autographe. 1 vol. in-16, elzévir (papier de Hollande et vélin teinté). Sandoz et Fischbacher, éditeurs, Paris, 1876.

EN PRÉPARATION

Avril, poésies, 1 vol.

Nouvelles et Fantaisies, 1 vol.




J. F. MILLET
SOUVENIRS
DE
BARBIZON
PAR
ALEXANDRE PIEDAGNEL
Félicien Rops 1875

ALEXANDRE PIEDAGNEL

J.-F. MILLET

SOUVENIRS DE BARBIZON

AVEC

UN PORTRAIT ET NEUF EAUX-FORTES

PAR

Charles BEAUVERIE, Maxime LALANNE, Ad. LALAUZE, PIGUET,
Félicien ROPS, SAINT-RAYMOND et Alfred TAIÉE
Et un fac-simile d'autographe

PARIS
Vve A. CADART, ÉDITEUR
Boulevard Haussmann, 56

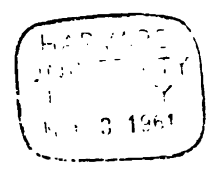
MDCCCLXXVI

Tiré à 500 exemplaires sur papier vergé de Hollande.

—	25	—	sur papier de Chine.
—	15	—	sur papier Whatman.
—	5	—	sur parchemin.

545 exemplaires, numérotés.

N° 11



AUX ADMIRATEURS

DU TALENT ET DU CARACTÈRE

DE

FRANÇOIS MILLET



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Cette étude sur l'un des plus grands artistes de l'Ecole française a été écrite, il y a onze ans, au retour d'un voyage de l'auteur à Barbizon.

L'accent de sincérité de ces pages émues, et les détails si intéressants qu'elles contiennent sur l'homme et sur l'œuvre, nous ont inspiré l'idée de les publier telles qu'elles ont paru naguère dans le Constitutionnel, *dans* Paris-Journal, *etc. — M. A. Piedagnel vient seulement d'ajouter à son travail primitif une notice qui le complète. Les amateurs y puiseront des indications précises, au sujet de l'ensemble des productions du maître, et du résultat de la vente de ses tableaux, pastels et dessins, faite après sa mort.*

Nous avons joint à cet utile appendice *des vers d'Antoni Deschamps et d'Amédée Rolland, en l'honneur de François Millet.*

Les Souvenirs de Barbizon, *que nous offrons aujourd'hui au public, — enrichis d'eaux-fortes, faites exprès pour ce livre par sept de nos meilleurs graveurs — furent très-favorablement accueillis lors de leur apparition dans les journaux. Qu'il nous soit permis, à l'appui de notre dire, de citer ici ces lignes éloquentes d'un illustre académicien, M. Octave Feuillet, qui a été longtemps bibliothécaire du Palais de Fontainebleau :*

« ... La remarquable étude de M. Alexandre Piedagnel, sur Millet et sa famille, a renouvelé très-agréablement les impressions que j'ai rapportées de ce beau pays. Les aspects doux et sévères des grands bois, l'atelier de l'artiste, son talent, son caractère, son intérieur, tout cela est peint avec une émotion et un charme qui se communiquent. »

Un critique des plus autorisés, M. Jules Levallois, vient d'émettre la même opinion dans son excellent

volume sur Fontainebleau (Mémoires d'une Forêt), *après avoir reproduit divers fragments du travail dont il s'agit :*

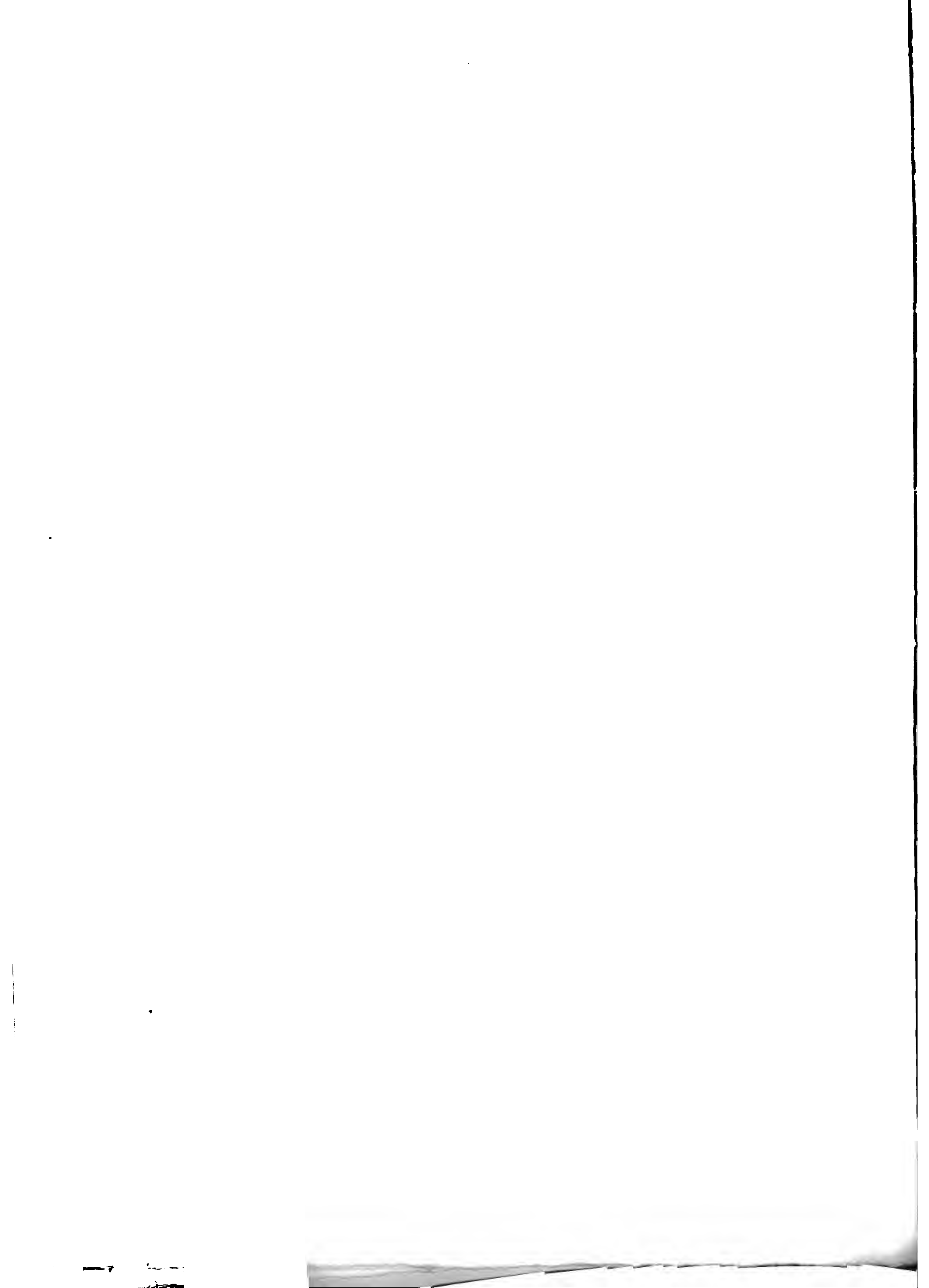
« ... Écrivain vaillant et consciencieux, M. Alex. Piedagnel a consacré au récit de ses impressions des pages tout à fait gracieuses. Dans ce tableau d'intérieur, très-réussi, la scrupuleuse fidélité du peintre n'empêche ni le charme ni l'émotion. »

Les chaleureux éloges de juges aussi compétents expliqueraient suffisamment, au besoin, la réimpression de ces souvenirs intimes.

Rien n'a été négligé, d'ailleurs, pour rendre notre publication sympathique aux admirateurs de l'artiste éminent qui a signé les Glaneuses *et l'*Angelus.

Paris, Décembre 1875.









A Mon ami Alexandre Piedagnel
Barbizon 26 Août 1864. J.F. Millet

MILLET CHEZ LUI

SOUVENIRS DE BARBIZON

I

Il y a quelques années, je me trouvais, par un soir d'automne, assis à une table hospitalière, entre deux des plus célèbres artistes de ce temps-ci : MM. J.-F. Millet et Théodore Rousseau.

Notre conversation avait capricieusement suivi

cent méandres charmants. Les yeux brillaient, les lèvres souriaient, car chacun respirait à pleins poumons et se sentait heureux de vivre dans cette atmosphère de cordialité exempte d'arrière-pensée.

L'auteur du *Vanneur* m'avait, au dessert, très-gracieusement promis un croquis.

« Tenez, mon cher ami, je vous donnerai une paire de sabots...

— Mais, là, des sabots authentiques et signés?

— Parfaitement. De vrais sabots rustiques, mollement couchés sur un lit de paille, et qui feraient envie au maire de mon village. Seulement il faudra venir les chercher.

— Où cela?

— A Barbizon, parbleu! Et souvenez-vous que je n'aime point les apparitions. Bon gré mal gré, vous devrez vous installer dans mon ermitage, et y rester pour faire pénitence... Le plus longtemps sera le mieux! »

Par malheur, en ce monde, on n'est pas précisément libre d'exécuter à jour fixe tous les projets que l'on forme. L'aimable invitation du grand

artiste me fut renouvelée à plusieurs reprises. Mille et un obstacles survinrent. Toujours le temps me manquait pour aller lui demander la fameuse paire de sabots. Enfin, cependant, j'ai pu me rendre à Barbizon, et je vais avoir aujourd'hui, cher lecteur, le plaisir de vous raconter mon voyage.

Mais, par exemple, il me sera permis, n'est-ce pas? de m'arrêter quelquefois en chemin, pour faire l'école buissonnière dans le champ verdoyant des digressions!...

II

Les environs de Paris (tant vantés!) sont, en général, un peu trop *arrangés*. On y abuse du *convenu*, des amours frelatées et bruyantes, des bals « champêtres », des refrains banals et égrillards, de la friture de goujons et du « lapin » sauté. Le dimanche surtout, ils me semblent à peu près insupportables. Les pauvres arbres y sont rôtis avant l'heure et bien vite tout gris de pous-

sière : hélas ! ils essayent de vivre à cinq minutes de chemin de fer du « foyer » de la civilisation, et ce voisinage, — il faut l'avouer, — nuit singulièrement à leur santé !

Barbizon, — plus favorisé, grâce au ciel ! — est situé à trois lieues au delà de Melun, et sur la lisière de la forêt de Fontainebleau. On fait en une heure et quart ces douze kilomètres, dans une voiture jaune citron, assez mal suspendue, assez mal close, mais dont l'automédon, vigoureux gaillard au teint fleuri, à l'œil émérillonné, garde invariablement sa belle humeur.

Ce petit village, qui compte à peine cent maisons, est un *vrai* village, d'un aspect vivant et pittoresque.

Chaque chaumière, tapissée de pampres ou de glycines au feuillage en éventail, est précédée ou suivie d'un jardinet, entouré d'une haie d'aubépines, et dans lequel la rose — sans craindre de se compromettre — tient volontiers compagnie au chou frisé et à la romaine.

Toutes les physionomies sont avenantes, tous

les cœurs sont épanouis; toutes les portes peuvent être ouvertes du dehors par le premier venu, la nuit aussi bien que le jour, — car, dans cet heureux village, nul ne redoute les voleurs, puisque jamais, de mémoire d'homme, on n'y en a vu un seul!

A neuf heures, Barbizon est complètement endormi; avant quatre heures du matin, tous les habitants seront sur pied. Il faut aller s'occuper des champs!

Les « petites dames » sont inconnues dans ce pays perdu, où l'on ne trouve même pas un émule de Figaro!

En revanche, on y boit du lait sans mélange, et l'on s'y procure aisément des œufs frais et des fruits délicieux.

Là, tout le monde travaille; chacun sait se contenter de peu, la politique ne préoccupe personne, et pas une misère ne vient assombrir le tableau.

Vous le voyez, Barbizon est bien loin de Paris!

A partir de Melun, la route qui conduit à ce

paradis terrestre est ravissante. Les villages de Dammarie et de Chailly ont un air coquet qui séduit à première vue. Des deux côtés du chemin, le voyageur contemple, sans se lasser, de longues files de marronniers, de pommiers et d'acacias, dont les nuances variées réjouissent l'œil.

M. Ch. Jacque, le peintre ordinaire de la gent emplumée, et quelques autres artistes sincères s'installent à Barbizon aussitôt le retour des hirondelles. Théodore Rousseau* avait la même habitude.

Depuis plus de vingt ans, mon éminent compatriote François Millet y demeure toute l'année avec sa famille, et il ne se rend à Paris que si, par aventure, des affaires l'y appellent impérieusement.

Pour ce *paysan* au cœur droit, pour cet artiste

* Mort à la fin de décembre 1867. — Lors de mon séjour à Barbizon, rien ne faisait prévoir encore que ce grand peintre, que cet homme de cœur (auquel M. Alfred Sensier a consacré un si beau livre) serait, hélas! prématurément enlevé à la France et à ses nombreux amis!

original et convaincu, Paris est une ville fatigante et malsaine. Il trouve qu'on y respire mal.

A-t-il tort?

Franchement, je suis tenté de lui donner raison.

III

Après avoir fait deux cents pas dans l'unique rue du village, en arrivant de Chailly, on rencontre sur la droite une maisonnette littéralement couverte d'un épais manteau de clématites, de lierre et de jasmin de Virginie. La petite porte, jadis peinte en blanc et sans nul ornement, ne reste jamais close pour celui qui vient y frapper. La façade de ce logis modeste donne sur un vaste jardin tout rempli d'un attrayant désordre.

Les fleurs, les légumes, les fruits y croissent sans nul souci de la symétrie, et paraissent vivre et multiplier en parfaite intelligence. Un grand rosier blanc, curieux et sournois, semble vouloir escalader les fenêtres, et une haie d'églantiers et de

sureaux, enguirlandée de liserons, annonce le commencement du jardin, où se trouve, sur la gauche, et au rez-de-chaussée, l'atelier du maître.

A la suite de l'enclos embaumé, la basse-cour, bruyante et riante. Puis le verger. Puis un petit bois touffu, et, tout à côté, à dix minutes de la maison, la forêt de Fontainebleau, l'immense forêt de Dénecourt et d'Obermann, verdoyante, ombreuse, pleine de bruits vagues et harmonieux ou d'éloquents silences.

La forêt, avec ses mille aspects, tous admirables; avec ses éclaircies souriantes, ses perspectives inattendues, ses frémissements, ses tapis de mousse soyeuse, ses genévriers d'une odeur si pénétrante, ses rochers gigantesques bronzés par les siècles; la forêt, avec ses profondeurs infinies, ses mystères impénétrables, sa majesté sereine, immuable, éternelle.

La forêt si belle, si splendide, à toute heure, en tout temps! Le matin, au lever du soleil, quand les rayons, filtrant à travers les branches, font des taches lumineuses sur la mousse; la nuit, argentée par le clair de lune; dès avril, avec son feuillage si

tendre et les bondissements joyeux de ses hôtes; en automne, avec ses masses imposantes de verdure variée, aux teintes inimitables; l'hiver enfin, lorsque siffle la bise, sombre, dépouillée, couverte de neige éblouissante ou d'un givre scintillant et remplie de gémissements lugubres...

Dois-je l'avouer? je n'ai jamais parcouru la forêt de Fontainebleau sans me surprendre à sourire de bon cœur des prétentions du bois de Boulogne, cette forêt en miniature, émaillée de biches et de gandins, ce bois joujou, coquet, arrosé, aligné, sablé, peigné soigneusement et rasé de frais comme un nouveau marié.

IV

CERTAIN jour, — il y a de cela sept ou huit ans, — un chroniqueur parisien fit une visite à M. J.-F. Millet.

La semaine suivante il racontait, sans mauvaise intention, ses « impressions de voyage, » et, décrivant la maisonnette du célèbre artiste, il l'appe-

fait une *villa*. M. Millet l'apprit par hasard, et son étonnement fut grand. « Une *villa!* Bon Dieu ! ma chaumière est une villa ? Mais, à ce compte, mes sabots en noyer sont des bottines de chez Thonnerieux, et mon chapeau porte, à mon insu, la marque illustre : Pinaud et Amour!... Une *villa?* quelle étrange idée !... »

Et, en effet, je l'atteste, le logis hospitalier du peintre des *Glaneuses* ne mérite point un semblable affront. Ce nid, blotti dans le feuillage, amoureusement tapissé de verdure et de fleurs, doré par le soleil, plein de parfums et de chansons, — et où les corbeaux mêmes, devinant qu'ils se trouvent chez un sincère ami de la nature, s'apprivoisent et viennent manger dans la main, — est bien réellement une chaumière, — plus enviable, à coup sûr, que bon nombre de luxueuses villas et de palais!

Le toit s'égaye et rit!

La maison est vaste, — très-vaste, quoique n'ayant pas beaucoup d'apparence, — mais la famille est nombreuse.

Dieu bénit les grandes familles, dit le proverbe.

M. François Millet a toujours été de cet avis. Son père avait neuf enfants ; il en a neuf à son tour, tous vigoureux, tous aimables, tous adorés.

Dès l'aube, ce petit monde, heureux et insoucieux, babille et gazouille à l'envi, faisant ainsi concurrence aux oiseaux du voisinage.

Dans la journée, les jeunes filles travaillent au fond du petit bois, ou bien à l'ombre des sureaux et des lilas du jardin. La charmille est, sans cesse, pleine de rires argentins et frais qui épanouissent l'âme et font aimer la vie.

Le père entend, de son atelier, ces bruits confus et charmants.

Ils sont, pour lui, une force et une espérance. L'artiste interrompt parfois l'ébauche commencée et, souriant doucement, il songe ! Il songe qu'à deux pas de sa retraite cette famille aimée, qui travaille et qui chante, est heureuse parce qu'il est là, et l'inspiration aussitôt lui arrive plus brillante encore qu'auparavant.

Si, de loin en loin, un peu de lassitude, un léger

découragement l'assombrissent, il ouvre la porte toute grande et court à ses enfants. Il embrasse l'un, il jase avec l'autre. Il entrevoit, dans la pénombre, sa femme qui travaille, elle aussi, alerte et rieuse, et bientôt après, ayant repris sa palette, réconforté, rajeuni, plein de foi ardente et d'enthousiasme, il signe une belle page de plus.

Toute la famille respecte les études et les méditations du père. La porte de son atelier n'est presque jamais close; mais personne ne voudrait y pénétrer sans autorisation. Bien qu'aucune recommandation spéciale n'ait été faite, les plus petits comme les plus grands modèrent soudain le bruit de leurs pas et de leurs voix, en passant à côté de ce sanctuaire de l'inspiration et du rêve, et j'ai entendu, moi qui vous parle, la brune Jeanne, qui n'a pas sept ans, dire en mettant son doigt mignon sur sa bouche rose : « Chut! papa travaille! »

V

M. François Millet, qui est né à Gréville, non loin de Cherbourg, doit avoir à présent environ cinquante ans. L'excellent artiste a gardé religieusement le souvenir de son village agreste, dont les chaumières moussues sont éparpillées au bord de la mer.

Le choc régulier et majestueux des vagues contre les rochers granitiques de la plage, le murmure solennel du flux et du reflux, les gémissements du vent dans les pommiers et les chênes, furent les premiers bruits qui frappèrent son oreille. Ces magnifiques spectacles, en quelque sorte éternels, lui ont laissé une impression profonde et profitable. La vie des champs lui a toujours semblé la seule véritablement normale et digne d'être enviée.

M. Millet est à la fois un philosophe et un poëte, doublés d'un père de famille qui adore la belle humeur, la franchise et la simplicité. Sa figure sympathique et bien éclairée fait deviner de

suite une cordialité sans le moindre apprêt. Cet artiste *du Danube*, aux cheveux bouclés, à la barbe grisonnante, possède une étonnante mémoire et une érudition de bon aloi qui perce à son insu.

Ses livres favoris sont la Bible, les œuvres de Théocrite, qu'il préfère même à son cher Virgile, et celles de Shakespeare, de Chateaubriand, de Victor Hugo et de Bernardin de Saint-Pierre. Il admire beaucoup aussi Lamartine. Balzac, dont il apprécie néanmoins les puissantes qualités d'imagination et d'observation, lui paraît, en somme, diffus et malsain.

Je me proposais de raconter ici l'une de nos causeries matinales, en forêt, les pieds dans la rosée; mais, après mûre réflexion, j'y renonce. Je craindrais trop de défigurer maladroitement le langage élevé et concis de mon interlocuteur.

Ennemi juré de la phraséologie, Millet estime qu'en général les plus courtes descriptions sont les meilleures. Ses expressions sont toujours empreintes d'une originalité pénétrante : le pitto-



resque et l'imprévu le séduisent. Aimant le vrai, avant tout, par-dessus tout, le *convenu* lui inspire une antipathie insurmontable. On l'a accusé fréquemment de réalisme exagéré et de parti pris. Il n'est cependant point systématique, et son amour pour la nature, dont il comprend et explique à merveille les splendeurs, est assurément bien sincère.

VI

PEU soucieux de la mode du jour, le peintre du *Paysan à la houe* et de la *Tondeuse de moutons* ne prodigue point à toute heure et à tout venant le titre d'*ami*. En revanche, pour ceux qu'il a choisis, son dévouement demeure inaltérable. Il fuit avec soin ces fâcheux maudits, ces parasites fatigants, à la tête vide, au cœur sec, à l'estomac d'autruche, qui pullulent à la campagne et à la ville, et que Victorien Sardou a flagellés si vigoureusement dans sa spirituelle comédie des *Intimes*. Vous vous souvenez, lecteurs, de cette satire éloquente :

« On se voit une fois : « Monsieur ! » deux fois : « Mon cher ! » trois fois : « Mon vieux ! » Un Siamois qui tomberait sur le boulevard, et qui nous prendrait au mot, se dirait : Quelle bénédiction ! ces Parisiens sont tous unis par les liens d'une affection indissoluble !... « Mon ami ! bon ami ! cher ami ! tendre ami !... » Et des poignées de main, devant, derrière... et je te secoue, et je te démanche ! et je te serre la main ! — comme je te serrerais le cou ! Il est vrai qu'elle est pleine de boue et d'argent volé ! Raison de plus pour la secouer ! C'est le moyen qu'il en tombe quelque chose !... »

VII

C'EST surtout à sept heures, au moment du souper, que se révèlent les charmes paisibles de l'intérieur patriarcal du maître.

Autour de la table de famille, abondamment servie, les enfants sont assis, ébouriffés et souriants. A côté des plus grands, sont placés les petits,

dont on s'occupe avec une touchante sollicitude.

Le père préside gaiement, ayant en face de lui la mère attentive et infatigable. J'ai vu souvent, pendant ces repas, une fillette de six ans à peine faire manger sa sœur, qui ne parle pas encore, avec une grâce et un sérieux vraiment adorables. Les égoïstes ignoreront toujours quelle douce magie exercent sur les cœurs ces petites têtes blondes ou brunes, malicieuses et heureuses !

Le souper terminé, les trois plus grandes sœurs — de belles jeunes filles de quinze à dix-huit ans, — reprennent allégrement un délicat travail de lingerie ou une tapisserie attrayante, tandis que l'auteur du *Semeur* et du *Repos* fait sauter à loisir sur ses genoux « au pas, au trot, au galop ! » en fredonnant une rustique chanson normande, la mignonne Jeannette, la rieuse Marianne ou Georges le turbulent.

D'autres fois, il fait la lecture à haute voix, ou bien il raconte de fantastiques histoires, et tous les yeux alors, fixés sur le narrateur, expriment successivement l'anxieuse curiosité et la joie naïve,

au fur et à mesure que les péripéties du récit deviennent palpitantes ou joyeuses.

Quand la soirée est belle, on entreprend souvent une courte excursion, en jasant et chantant, du côté du *Chêne du Roi*, ou dans un petit coin de la forêt, voisin de la maison, très-pittoresque, planté de pins, parsemé d'énormes rochers couverts de gramens, et que la famille de M. Millet a nommé la *Forêt-Noire*, à cause de son aspect sauvage, sombre et grandiose.

VIII

AVANT de conquérir la réputation brillante et méritée dont il jouit, — en dépit des critiques amères et injustes, — M. François Millet a, naturellement, supporté de pénibles et longues épreuves. L'amour du foyer et l'amour de l'art l'ont soutenu; il doit à ces auxiliaires puissants d'avoir gagné la bataille !

Il faut, tout d'abord, au penseur, au poëte, à

l'artiste convaincu qui cherche à se faire un nom, de l'énergie, de la persévérance et de la foi! S'il est marié, et si sa vaillante femme l'aime et le comprend, il est sauvé. On accomplirait des miracles dans ces conditions d'existence. On est pauvre? qu'importe! On a des obstacles à vaincre, des déceptions à subir? qu'importe encore! la jeune femme est là, courageuse et riante, sans cesse sur la brèche, veillant à toutes choses, prenant sa part des chagrins du travailleur acharné, applaudissant à ses efforts, le conseillant, l'inspirant, le réconfortant à l'aide d'un regard ou d'un sourire!... Ah! les douces émotions, les saintes récompenses! et que de fois le succès arrive, radieux et triomphant, après ces luttes opiniâtres, — lorsque l'ange du foyer est resté fidèle, jusqu'au bout, à sa mission si noble d'abnégation et de dévouement! Rien ne vaut, pour l'ouvrier de la pensée, cet amour profond et vrai qui réchauffe son âme et qui l'enivre! La compagne de sa vie est son ange gardien!

Laissez-moi vous citer Marie de la Villéon, la jeune et charmante femme d'un admirable poëte

breton, Hippolyte de la Morvonnais. Voici ce qu'elle écrivait à son mari dans les premiers temps de leur union, en mars 1833 :

« Tu me parleras souvent de ce que tu fais, de tes projets ; tu me liras toutes tes poésies. Je rêverai avec toi à l'avenir qui semble s'éclaircir; nous nous promènerons sur nos côtes, sur nos grèves, dans notre joli petit bois, où le chant d'un oiseau, une fleur nous arrête ; nous parlerons de ceux qui sont loin. Nous redirons ensemble ce qu'ils nous ont confié de charmant, de si doux à notre souvenir... »

Croyez-moi, c'est à coup sûr Mme de la Morvonnais qui, en s'associant de cœur à la vie intellectuelle, aux études poétiques de son mari, lui a inspiré les plus délicieuses pages de sa *Thébaïde des Grèves*, un chef-d'œuvre — pour ainsi dire, hélas ! inconnu aujourd'hui.

Je me souviens d'avoir entendu, certain soir, un dialogue touchant dans un jeune ménage parisien. Le mari, qui débutait alors dans la carrière épineuse des lettres, est à présent l'un de nos plus

célèbres écrivains, accoutumé — depuis longtemps déjà — aux applaudissements chaleureux.

« Mon ami, disait Mme ***, décidément, nous avons besoin de grands rideaux pour la salle à manger.

— Tu crois?... Après tout, c'est très-possible. Le luxe est en train de devenir une impérieuse nécessité ! Il faut, bon gré, malgré, suivre le courant... Eh bien ! écoute. Si *notre* pièce, dont la première représentation doit avoir lieu demain, obtient quelque succès, nous achèterons des rideaux, de beaux rideaux, bien amples, en perse bleue, avec des bouquets de fleurs des champs. »

L'aimable femme battit des mains et sauta au cou de son mari.

La pièce — c'était une comédie (une perle fine !) — resta pendant trois mois sur l'affiche d'un théâtre de genre.

Les rideaux *ornent* toujours la salle à manger.

Je le parierais, ils ont fait cent fois plus de plaisir à Mme *** que les plus précieuses dentelles n'en

auraient causé à certaines femmes coquettes, au cœur vide, qui morcelleraient volontiers la dot de leurs enfants pour se faire habiller chez le *couturier* en renom.

IX

Revenons à l'ermite de Barbizon. — Au moment de ma visite chez M. Millet, un grand paysage normand, et trois immenses panneaux — destinés à l'un des plus brillants hôtels de Paris, — étaient en cours d'exécution. Parlons d'abord du paysage, qui m'a semblé une véritable merveille. Il reproduit un site pittoresque des environs de Gréville.

Au fond, un splendide rideau d'arbres; plus près, des chaumières; vers la gauche, un sentier ourlé de murs bas, en pierres sèches, et qui monte, serpente et se perd dans le lointain d'une façon ravissante. De chaque côté du chemin, un pré verdoyant, rempli d'une herbe épaisse, luisante, pareille à du velours.

Le soleil inonde diverses parties du paysage, et produit çà et là des effets d'une vérité qui frapperait même les indifférents en matière d'art. Sur le premier plan, des canards barbotent dans un ruisseau, et deux ou trois bœufs ruminent à l'ombre d'une haie d'aubépines.

Il est impossible de rien rêver de plus reposé, de plus vrai et pourtant de plus poétique que ce paysage, traité avec beaucoup de vigueur et de sentiment. Après quelques minutes de contemplation, on se trouve transporté dans le joli sentier dont j'ai parlé, et, en dépit de la bordure du tableau, l'horizon paraît s'étendre à l'infini.

Je cède vite au désir de commettre également une indiscrétion à l'égard des trois panneaux, qui étaient presque terminés lorsque je les ai admirés. Ils représentent : le *Printemps*, l'*Été* et l'*Hiver*. Le plafond n'était pas encore commencé.

Daphnis et Chloé, — ces candides enfants qui personnifient si bien le chaste et délicieux premier amour, — ont été choisis par l'illustre artiste pour figurer la douce saison du renouveau, le temps

heureux des rossignols, des fraises parfumées, du lilas et des roses.

Au loin, on entrevoit, à gauche, la mer calme et bleue. Dans le ciel azuré, pas un nuage orageux. Daphnis, assis sur un banc de mousse, au pied d'un autel rustique, élevé au milieu des arbres, en l'honneur du vieux Pan, offre timidement à Chloé un nid qu'il vient de dérober dans le bois voisin. La blonde et vermeille Chloé, à genoux devant l'adolescent, caresse de la voix les petits oiseaux tout effarés, et ses lèvres s'arrondissent gracieusement, tandis qu'elle les cajole avec une adorable naïveté, afin de les encourager à la confiance. Les deux pauvres enfants ne savent rien encore de la vie, et le génie du peintre se révèle surtout dans l'expression charmante qu'il a su donner à ces chers ignorants.

L'*Été* nous montre Cérès, au teint hâlé par le soleil d'août. Son front est couronné d'épis dorés; elle est merveilleusement campée, la faucille en main, vigoureuse et pleine de majesté tranquille. Derrière elle, dans le lointain, on aperçoit des



paysans sciant le blé, tandis que d'autres font des gerbes, et, plus près, l'œil s'arrête sur des moissonneurs endormis, qui, certainement, ont succombé au sommeil à cause de l'excessive chaleur. Aux pieds de cette rustique Cérès se trouvent des sacs de son, et des pains entassés dans une corbeille d'osier.

En regardant le panneau de l'*Hiver*, on se surprendrait volontiers à grelotter. — La neige couvre la terre. L'*Amour*, glacé, frissonnant, erre à l'aventure, cherchant un abri. Hélas! le pauvret peut-être va mourir? Oh! non, rassurez-vous. Une femme a entendu ses plaintes; elle a ouvert la porte de son humble logis hospitalier. Elle se penche vers l'enfant-roi, pâle d'anxiété et de froid, elle l'entoure de ses bras, elle va l'envelopper dans les plis de son vêtement pour le réchauffer... Le vieil Anacréon, couronné de lierre, accourt, lui aussi; il l'appelle, il l'encourage... Un feu clair et pétillant flambe dans l'âtre... Allons, l'Amour l'aura échappé belle, — mais le malin dieu sera sauvé!

Je ne vous dis rien des ébauches vigoureuses et variées, ni des *marines* splendides peintes par François Millet, d'après des souvenirs de son cher village. Je n'en finirais pas, si je voulais essayer d'énumérer ici toutes les richesses artistiques que renferme sa maison.

X

LE quatrième jour de mon pèlerinage à Barbizon, j'accompagnai mon hôte chez son fidèle ami et voisin, l'auteur de l'*Allée de Châtaigniers*.

Nous trouvâmes l'habile paysagiste dans son atelier, situé au premier étage, et dont la fenêtre, encadrée d'une épaisse guirlande de lierre, donne sur un délicieux point de vue. Théodore Rousseau mettait la dernière main à une toile de dimension moyenne, pleine de soleil et de calme heureux... Au milieu, un buis énorme abrite un four communal. Sur le premier plan, des bruyères, des

mousses d'un fini d'exécution irréprochable et charmant. Au fond, tout au fond, à droite, le clocher du village ; à gauche, une chaumière dont la porte est ouverte... Partout une douce lumière. On devine aisément que les habitants de ce pays béni connaissent le bonheur paisible, et qu'ils sont dignes de l'avoir pour hôte assidu.

Le grand peintre nous fit voir, avec beaucoup d'obligeance, diverses ébauches vraiment belles représentant des sites de la forêt de Fontainebleau. Le *Dormoir*, entre autres, nous parut d'un merveilleux aspect.

Mon attention, je le confesse, fut distraite à plusieurs reprises, et voici pourquoi :

Une ravissante jeune fille, au regard limpide comme celui des madones du Sanzio, se trouvait, en même temps que nous, dans l'atelier de Théodore Rousseau. Appuyée sur le bras de son père, la blonde visiteuse contemplait, radieuse et tranquille, le tableau placé sur le chevalet, et, par instants, l'artiste charmé oubliait son œuvre pour admirer cette éblouissante et candide jeunesse,

qui lui apparaissait comme une vision souriante du printemps en fleur.

Debout auprès d'eux, la mère, — une heureuse mère, l'âme pleine de quiétude et de foi! — regardait tour à tour le tableau... et sa fille.

. . . .

XI

DIVERS motifs réclamaient impérieusement ma rentrée à Paris, dans un assez bref délai. Deux ou trois fois déjà, cédant à de cordiales instances, j'avais prolongé mon séjour. Il fallait cependant se décider à dire adieu au village et à ses aimables habitants. « — Non, pas adieu, s'écriait Millet, mais au revoir! »

Hélas! lorsqu'on s'en va, sait-on jamais si l'on pourra revenir?

La veille du jour définitivement fixé pour le départ, en un petit quart d'heure, mon hôte, enfermé dans son atelier, avait dessiné à la plume la fameuse *paire de sabots* qui m'était promise.

Ce croquis révèle la puissance, l'originalité réelle de l'artiste. Au bas du dessin se trouve une dédicace sincère qui me le rend plus précieux encore *.

Le lendemain, dès l'aube, je quittais Barbizon, en emportant le souvenir ineffaçable de cette charmante hospitalité gauloise, si rare aujourd'hui... et mes chers sabots rustiques!

* * *

Mon ami, M. François Millet, est, avant tout, partisan du travail et de la simplicité. Il fuit le bruit, il n'aime point la foule, et cette étude rapide, reflet exact de mes impressions, gênera peut-être un peu sa modestie de bon aloi. Qu'il me pardonne, cependant.

J'ai cédé, tout naturellement, au désir d'esquis-

---

* Une réduction, par la photogravure, du croquis dont il s'agit a été placée en tête de ces Souvenirs.

ser le profil d'un véritable artiste, dont l'existence paisible est si bien remplie !

Une pareille vie doit être pour beaucoup un exemple et un encouragement.

Paris, septembre 1864.



POÉSIES



LE PAYSAN

A ALEXANDRE PIEDAGNEL

Après avoir lu son Étude sur le peintre François MILLET
(MILLET CHEZ LUI)

Depuis Calpurnius, Virgile et Théocrite
Jusqu'à l'Ecossais Burns, dans nulle langue écrite,
Poëte n'a jamais peint avec vérité
Cet être lourd, stupide et cependant fûté,
Cet étrange animal, fait de peur et de ruse,

Qui ne croit qu'à l'argent, et qu'un notaire abuse ;
Qui rarement sait lire et qui se trouve adroit
Quand il faut côtoyer les lisières du Droit ;
Egoïste naïf — qui regrette sa vache
Dix fois plus que sa femme, et qui chaque hiver cache
Dans le fond d'un vieux bas, vingt fois rapetassé,
Un pécule chétif à grand' peine amassé ;
Serf, qui prend à plaisir une attitude vile,
— Mais narquoise, — devant les messieurs de la ville,
Et que ces trois seuls mots : Voici le procureur !
Emplissent tout à coup d'une folle terreur ;
Et pourtant processif ! qui chaque jour chicane
Son voisin, à propos de son chien, de son âne ;
Qui tondrait sur un œuf par un huissier tondu ;
Lâche au point de pleurer pour un oison perdu ;
Mais qui devient héros, s'enrôle, se dévoue,
Se bat avec la faux, le bâton et la houe,
Alors que l'étranger en armes est entré
Sur le sol paternel, le sol, le sol sacré !

C'est que Calpurnius, Théocrite et Virgile,
Ces délicats amants des Muses de Sicile,

Et c'est que Burns, malgré son plus viril accent,
Ont dit le paysage et non le paysan.
Ce sauvage en sabots qui déconcerte, étonne,
Poëte ou prosateur, qui le peindra? — Personne!
Il faut bien là-dessus en prendre son parti;
Le verbe est impuissant, quoique l'âme ait senti.

Sand en vain l'essaya dans sa magique prose;
Son braconnier pensif, sa moissonneuse rose,
Ses amoureux tremblants s'égarant sous les bois,
Ses charbonniers épris des luttes de la voix,
Tous ces romans divins dont la langue choisie,
— Mais jamais villageoise, — est une poésie,
Ne nous montrent toujours que paysans trumeaux.
Son paysan causant de l'idéal est faux.

Balzac, — et s'il vivait, monseigneur Bonnechose,
Tonnerait au Sénat pour proscrire sa prose,
Puisque jamais savant, d'une plus sûre main,
N'a si profondément fouillé le cœur humain, —
Balzac, en y portant sa ferveur d'analyste,
Crut faire un paysan ressemblant, réaliste;

Il ne vit qu'un côté du type, le malsain,
Il en fit un voleur et presque un assassin.

Un seul a jusqu'ici, d'une façon biblique,
Dessiné largement cet être famélique,
Lamentable, odieux, intéressant et laid :
Cet homme, c'est un peintre, et c'est François Millet.
Seul, il a découvert le secret de cette âme.
Il a, son paysan, l'intérieure flamme ;
Car, à quoi rêve-t-il lorsque, dans l'horizon,
Comme les yeux du bœuf gorgé de fenaison,
Se plongent ses gros yeux? Se dit-il que, peut-être,
De cette grasse plaine il deviendra le maître?
Et que le temps est proche où lui, le dernier-né
Du monde social, criera : Je suis l'aîné!
Aime-t-il? — Oh! nenni! — L'amour et son délice,
Luxes civilisés! — Au temps où la génisse,
Sous un ombrage épais regarde indolemment
Lequel des deux taureaux deviendra son amant,
A l'heure où le pinson mignotte sa pinsonne,
Oui, son sang plus actif, dans ses veines bouillonne,
Il cherche, implore, veut; l'animal est dompté ;

Il obéit aux lois de la Fécondité.
Mais quand les fruits aux fleurs succèdent sur la terre,
Quand l'immortelle Isis a fini son mystère,
Quand le taureau rumine, et lorsque les pinsons
Pour eux seuls maintenant dégoisent leurs chansons,
Il ne soupire plus autour d'une demeure,
Il se reprocherait de gaspiller une heure!
Peut-être rêve-t-il aux duretés du Sort,
Que le vrai laboureur est après tout la Mort?
Peut-être la voit-il, par sa terreur accrue,
Poussant, en ricanant, son horrible charrue,
Et labourant ce sol, où, depuis des mille ans,
Ont pourri tour à tour ses pères paysans;
Peut-être aperçoit-il sa tombe qu'elle creuse,
Et l'aiguillon échappe à sa main plus fiévreuse;
Mais, ami, c'est en vain que je cherche à trouver,
Peut-être rêve-t-il seulement pour rêver.

Demandons le secret au peintre de génie,
Qu'on nia trop longtemps, que personne ne nie
A cette heure, et dont l'œuvre, en sa simplicité,
S'en ira pure et grande à la postérité.

C'est pourquoi, comme vous, je le voudrais connaître
Ce rustique penseur, jeune et déjà grand maître,
Qui n'a pas dans le monde un dévot plus zélé
Que celui qui termine en vous disant : Vale !

Amédée ROLLAND.

Paris, 19 juin 1868.

Dans cette pièce énergique, écrite par Amédée Rolland quelques semaines avant sa mort, le paysan est jugé d'une façon un peu sévère ! Nous avons cependant cru opportun de la publier, à cause de son mérite littéraire et du chaleureux éloge de Millet qu'elle contient.

(*Note de l'Éditeur*).





A M. ALEXANDRE PIEDAGNEL

A propos de sa Visite à Barbizon

PAR *votre pur hommage au peintre des* Glaneuses,
Vous m'avez rappelé les cimes lumineuses
De la belle oasis, de la vieille forêt
Où j'eus, dans mes douleurs, un heureux temps d'arrêt,
Où Corot, l'un des fils chéris de la peinture,
Un éternel amant de la grande Nature,
Devant un chêne assis, sur le bord du chemin,
Comme le grec Phidias devant un corps humain,
M'expliquait, à l'abri de l'ombre tutélaire,
La vie et la beauté de l'arbre séculaire ;
Car, pour lui, la Nature est un être animé
Et qui, tel qu'un vivant, mérite d'être aimé.

C'est ainsi que Poussin, Ruisdaël, Claude Gelée,
Dont l'âme ne s'est pas de ce monde envolée
(Puisque Corot, Millet, quelques élus encor
Tiennent, d'une main ferme, une palette d'or),
Comprenaient l'Univers loin des pensers moroses,
Et revenaient, joyeux, du commerce des choses!

Votre Visite *au peintre, hôte de Barbizon,*
Est charmante en tout point, et vous avez raison ;
Mais vous me demandez mon sentiment sincère
Et mon opinion touchant cette matière;
Eh bien! je ne veux pas ici vous le céler,
Poëte, c'est en vers que vous deviez parler.

Antoni DESCHAMPS.

Passy, 4 août 1868.



NOTICE

SUR

J.-F. MILLET





NOTICE

SUR

J.-F. MILLET

I

La vie de Millet se trouve résumée à souhait dans ses œuvres. Peu d'événements en dehors de son atelier. Les années sont remplies par la lutte opiniâtre, la foi robuste, le travail assidu. L'amour de la famille et l'amour de la nature ont toujours soutenu ce vaillant artiste, ce paysan loyal, patient et convaincu.

Au pied des falaises de Gréville, à l'extrémité de ce pays perdu, si pittoresque et si sauvage, qui s'appelle la Hague, naquit au hameau de Gruchy (dans la Manche), le 4 octobre 1814, Jean-François Millet, fils de Jean-Louis-Nicolas Millet et de Aimée-Henriette-Adélaïde Henry. Ses parents, pour nourrir leur nombreuse famille, cultivaient la terre avec acharnement, et non sans quelque profit, — quoique le sol, par exception, ait toujours été peu productif dans ce coin de la plantureuse Normandie.

La vieille grand'mère de François Millet et son oncle, un digne abbé qui était venu se réfugier à Gréville pendant les terribles orages révolutionnaires, s'occupèrent tout spécialement de l'éducation du futur auteur de l'*Angelus ;* et, jusqu'à sa dernière heure, l'éminent artiste se souvint avec reconnaissance de ces premiers amis de son âme de poëte et de penseur.

Sa vocation s'étant révélée dès son enfance, il forma le projet de quitter la charrue et de se rendre à Cherbourg, pour y travailler sérieuse-

ment. Plein d'ardeur, il y arrive, en 1834, malgré les observations de sa famille, inquiète des hasards de la vie d'artiste, et entre aussitôt chez M. Langlois, peintre qui jouissait alors d'une certaine réputation dans le pays. Ses progrès sont surprenants, et le conseil municipal se décide à accorder au jeune Millet une pension — trop modeste ! — afin qu'il puisse continuer ses études à Paris.

Il part radieux, en janvier 1837 ; Paul Delaroche devient son maître, et il a promptement pour amis, dans la grande cité, Corot, Théodore Rousseau, Dupré et Diaz. Mais, hélas ! que de luttes ! Plus d'une fois, il nous a raconté, avec un sourire attendri, pendant nos excursions dans *sa* splendide forêt de Fontainebleau, cette longue série de cruelles épreuves : — le froid, la faim, le souci de l'avenir, courageusement subis ! Grâce à sa jeunesse et à sa vigoureuse santé, le peintre normand triompha des privations et des inquiétudes. Ses déjeuners de cinq minutes, composés presque invariablement d'un petit pain et d'un verre d'eau, et ses dîners, souvent problématiques, ne lui enlevèrent

jamais l'énergie. L'estomac souffrait peut-être un peu, mais la tête et le cœur débordaient sans cesse d'espérance et de nobles aspirations. Un instant de méditation dans sa mansarde, une rêverie promenée aux alentours de Paris, une idée de tableau : un poëme entrevu, — et le voilà réconforté!

« Les grands paysagistes, a dit M. Charles Blanc, sont ceux qui ont vu la nature avec émotion et lui ont imprimé le cachet de leur caractère personnel. »

M. Édouard de la Chapelle, en rappelant cette opinion d'un excellent juge *, ajoutait avec raison : « Le Lorrain, génie calme et sublime, donna au paysage une sorte de grandeur à la fois tranquille et majestueuse; le Guaspre, tempérament fier, ennemi du joug et de la règle, s'imposa à la nature, voulut la soumettre au caprice de son pinceau; les tableaux de Corot sont comme un reflet de cette âme noble et douce, où

* Dans une intéressante conférence sur Millet, faite à Cherbourg, le 22 février 1875.

l'on sent l'idéal; Millet, esprit vrai, peignit la nature, mais la nature sans convention, empreinte d'une mâle grandeur*. »

Les leçons de Delaroche eurent, en somme, une heureuse influence sur le talent du jeune artiste. Elles le sauvèrent de l'excès, de la fantaisie — quelquefois charmante, à coup sûr, mais le plus souvent dangereuse.

II

Livré à lui-même, François Millet hésita d'abord entre le genre et l'histoire. Il expose, en 1844, la *Laitière* et la *Leçon d'équitation*; en 1845, *Œdipe détaché de l'arbre;* en 1848, les *Juifs à Babylone*. Mais, Dieu merci! il ne s'attarde pas dans cette voie. En 1848, on remarque son *Vanneur*. A ce type sincèrement viril, succède un *Semeur* (1849); une *Paysanne*

* « *La terre,* s'écriait parfois Millet, *il n'y a que la terre, rien n'y meurt!* »

assise (1850); des *Moissonneurs*, des *Tondeurs de moutons*, un *Berger* (1853); le *Paysan greffant un arbre* (1855), une belle page; et, en 1857, les *Glaneuses*, une toile qui commande l'attention. « Ce tableau vous attire de loin par un air de grandeur et de sérénité. Je dirais presque qu'il s'annonce comme une peinture religieuse. Tout est calme là-dedans, le dessin est sans tache et la couleur sans éclat. Le soleil d'août chauffe vigoureusement la toile, mais vous n'y surprendrez pas de ces rayons capricieux qui s'ébattent dans les tableaux de M. Diaz comme des écoliers en vacances : le soleil de Millet est un astre sérieux qui mûrit les blés, qui fait suer les hommes et qui ne perd pas de temps à badiner. * »

Au salon de 1859, il expose une *Femme faisant paître sa vache*. Que de critiques amères !... La *Bergère et son troupeau* furent aussi, en 1864, l'objet de discussions violentes, d'accusations passionnées,

* Edmond About. *Salon de 1857*.





et les *Paysans rapportant à leur habitation un veau né dans les champs* n'échappèrent point, eux non plus, la même année, aux récriminations de la routine. La *Leçon de tricot* (1869) fut également assez maltraitée. Certes, si ces quatre tableaux ne sont pas absolument des chefs-d'œuvre, du moins il faut leur reconnaître des qualités éminentes, qui prouvent avec quelle conscience, avec quel ardent amour de son art le peintre les a composés et exécutés.

Des médailles lui furent décernées aux Salons annuels de 1853 et 1864.

A l'Exposition universelle de 1867, il reçut une médaille de première classe, et la croix de la Légion d'honneur (qu'il ne songea jamais à solliciter) lui fut donnée le 15 août 1868.

Millet (ainsi que l'a fort bien dit le *Figaro*, au moment de la mort de l'illustre paysagiste) n'émettait en aucune circonstance une opinion sur ses travaux ; il attendait celle des autres, et ne s'aventurait à parler de lui-même que fort rarement et avec beaucoup de réserve ; ce n'était point par

fausse modestie, mais par un sentiment de pudeur véritable — et assez rare, il faut l'avouer.

Dans les dernières années de sa vie, le grand peintre a pu voir plusieurs de ses compositions atteindre des prix élevés. Mentionnons, par exemple, qu'en 1873, à la vente Faure, *Un Bout du village de Gréville*, peint en 1865, se payait 20,300 francs. A la vente Laurent-Richard, la *Femme à la lampe* était adjugée au prix de 38,500 francs.

En outre des œuvres très-remarquables que nous avons indiquées déjà, au cours de cette Notice (destinée à compléter notre premier travail : *Millet chez lui*), on doit signaler un *Moïse* (Musée de Cherbourg); les *Botteleurs* (1853); la *Tondeuse de moutons*, la *Femme faisant manger son enfant*, l'*Attente* (1861); le *Repos*, la *Femme cardant de la laine*, la *Récolte des pommes de terre*, le *Paysan appuyé sur sa houe** (1863); *Tobie*, la *Mort et le Bûcheron*, la *Gardeuse d'oies*, l'*Angelus* (1867); la

* Plusieurs critiques, et notamment M. Jules Claretie, ont remarqué avec raison que ce tableau, d'un caractère si

Femme battant du beurre; *Novembre*, souvenir de Gruchy, son pays natal (1870). N'oublions pas non plus: le *Printemps*, l'*Eté*, et l'*Hiver* (panneaux peints, ainsi qu'un plafond, en 1864), le *Planteur*, la *Femme portant deux seaux*, le *Bûcheron*, la *Veillée*, le *Retour du travail*, les *Faneurs*, la *Baratteuse*, la *Lessiveuse*, le *Givre*, l'*Église de Gréville*, l'*Ane dans une lande*, les *Tueurs de cochons*, les *Meules*, la *Jeune Mère berçant son enfant*, le *Berger dans la plaine*, et la *Cueillette des haricots*, tableau particulièrement intéressant, dans lequel le peintre a placé l'humble chaumière normande où il est né; la *cueilleuse*

---

grave et si vigoureux, fait songer aux lignes écrites par La Bruyère, sur le paysan (il y a deux siècles), dans le chapitre de l'*Homme* :

« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre,

est sa mère elle-même. — Il a fait aussi des *Marines* merveilleusement réussies.

MM. Gavet * et Sensier possèdent beaucoup de magnifiques dessins et pastels de Millet, représentant pour la plupart des scènes de la vie des champs. M. Charles Yriarte (dans l'excellente revue l'*Art*) a parlé à ravir de ces trésors artistiques. Voici le passage de son étude auquel nous faisons allusion :

« De tout temps il a été reconnu que les dessins de Millet avaient pour eux une grande allure, cette tournure large et cette ligne générale qui

et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

* M. Émile Gavet a généreusement exposé, chez M. Francis Petit, au profit de la famille Millet, si digne, à tous égards, d'une vive sympathie, la moitié de sa riche collection (46 dessins, du 6 avril au 6 mai 1875). Quatre mille personnes ont visité cette exposition des plus remarquables. C'est bien peu, sans doute, mais le crayon et le pinceau de Millet n'ont rien de banal : ils ne sauraient plaire à la foule !

Les 95 dessins, formant la série complète appartenant à M. Gavet (les premiers datent de 1863), ont été vendus par lui, à l'Hôtel Drouot, les 11 et 12 juin 1875 (*Voir*, page 83 et suivantes, les détails relatifs à cette vente).

font qu'avant de considérer le rendu, on est déjà saisi d'une impression immédiate. Ces premiers dessins au crayon noir sont très-nombreux, mais l'artiste, en se tenant dans cette gamme unique, se privait d'effets plus séduisants et s'interdisait tout un vaste champ. Peu à peu (sous l'influence de M. Gavet, dit-on), il mêla le pastel au crayon noir, les combina de manière à colorer légèrement ses teintes, et, peu à peu, n'employant plus que le crayon de couleur, composa des scènes de grande dimension, importantes dans l'œuvre et très-nombreuses, puisqu'on en connaît plus de cent...

« Si un jour, comme nous l'espérons, on réunit ces dessins et pastels dans une exposition spéciale des travaux de François Millet, nous ne craignons pas de dire qu'il y aura une véritable émotion dans le monde de ceux qui ont au cœur l'amour profond des choses de l'art. Ce sont ces dessins importants qui arrêtaient dès longtemps le regard d'Hippolyte Flandrin, qu'on aurait cru réfractaire à l'admiration des qualités de Millet. »

III

LA première exposition de l'auteur de la *Veillée* date de 1844. Donc, depuis plus de trente ans, il n'a cessé de dessiner ou de peindre; et, pourtant, en dehors de ses dessins et études, le nombre des productions de Millet n'est pas fort considérable (quatre-vingts tableaux environ). Cela tient à ce que le grand artiste travaillait lentement, après avoir longtemps médité chacun de ses sujets. Rarement, d'ailleurs, il arrivait à être entièrement satisfait de son œuvre. Ajoutons que jamais il ne faisait poser le modèle : ses souvenirs lui fournissaient, de la façon la plus précise, les moindres détails de l'attitude de ses chers paysans et de l'aspect de ses paysages. Don admirable, qui implique une observation persévérante, continue, et un profond amour de la nature.

Théophile Gautier a jugé François Millet avec son tact accoutumé :

« Bien différent des maniéristes en laid, qui sous un prétexte de réalisme substituent le hideux au vrai, il cherche et atteint le style dans la représentation des types et des scènes de campagne; il sait y mettre une grandeur et une noblesse rares, bien qu'il n'atténue en aucune manière leur rusticité. Il comprend la poésie intime des champs, il aime les paysans qu'il représente, et dans leurs figures résignées exprime sa sympathie pour eux. Le semage, la moisson, la greffe ne sont-ils pas des actions saintes ayant leur bonté et leur grandeur? Pourquoi des paysans n'auraient-ils pas du style comme les héros? »

On peut dire du « patriarche » de Barbizon ce que Delacroix a dit de Gros :

« Il a élevé des sujets modernes jusqu'à l'idéal.»

Et M. Ernest Chesneau, à qui nous empruntons cette réflexion si juste, conclut ainsi* :

« L'art de Millet est fait de naturel et d'élévation; mais le naturel y est sombre et l'élévation

* *Gazette des Beaux-Arts.*

d'une telle austérité, si grave, si pathétique, que l'intensité du tragique en ses œuvres (*la Mort et le Bûcheron*) trouble, inquiète et parfois éloigne ceux qu'appellent l'admirable naïveté — rare alliance ! — et la science infinie de son procédé. Il reste dès lors et pour longtemps livré à la discussion. Quelques-uns pénètrent son génie, en restent passionnés ; la masse le subit. Il faut écrire au seuil de son œuvre le mot de l'*Imitation :* Renoncez aux choses frivoles. *Relinque curiosa.* »

N'oublions pas de citer aussi ces lignes excellentes de M. Théophile Silvestre :

« La visée d'un grand peintre n'est pas de s'envoler vers la lune et les étoiles ; c'est de marcher d'un pas ferme, d'un cœur ému, dans le sentier qu'il s'est choisi, toujours sincère envers lui-même, envers les hommes, envers la nature.

« Cette visée, Millet l'avait ; et c'est ce qui l'a fait incomparable et immortel. »

IV

En décembre 1867, Théodore Rousseau, le voisin et l'intime ami du peintre de l'*Attente*, succombait après plusieurs mois de souffrances. Cette mort frappa cruellement Millet, et il devint malade à son tour. Depuis lors, il ne put recouvrer une santé complète, malgré les soins touchants et constants qui lui furent prodigués.

Le 20 janvier 1875, le vaillant chercheur mourait, âgé de soixante ans (dans ce riant village de Barbizon, où il avait passé plus de vingt années), entouré des siens, laissant à cette famille désespérée, à défaut de fortune, le nom justement glorieux d'un homme au cœur loyal et d'un artiste éminent *.

Jean-François Millet repose, dans le modeste

* M. Charles Tillot, un parent et ami dévoué du maître, a raconté, avec émotion, que Millet disait souvent dans sa dernière maladie, en montrant un tableau du *Greco*, accroché

cimetière de Chailly, tout à côté de Théodore Rousseau, qu'il estimait et admirait tant!

Le fils aîné de Millet saura suivre les traces paternelles! Nous avons vu de lui quelques toiles (et, notamment, des *Moissonneurs*) qui, déjà, prouvent de sérieuses qualités d'observation et d'exécution.

On peut l'affirmer, et nous aimons à le prédire, avant longtemps ce jeune artiste, encore ignoré, signera des œuvres dignes du grand nom qu'il porte. D'ailleurs, ce nom qui signifie : talent sincère, honneur et travail, ne saurait périr!

A. P.

Passy, novembre 1875.

---

auprès de son lit. « *Voilà une peinture qui est peu appréciée, l'auteur est à peine connu. Eh bien! je connais peu de tableaux qui me touchent, je ne dirai pas davantage, mais autant; il fallait avoir bien du cœur pour faire une œuvre comme celle-là.* »

M. Tillot a eu raison d'ajouter que ce dernier mot peint Millet tout entier : « Comme le *Greco*, il a mis son cœur dans son œuvre. »







DEUX LETTRES

DE

J.-F. MILLET

Comme écrivain, Millet ne s'est guère révélé qu'à quelques intimes, dans des lettres rapides et charmantes, pleines de franchise et de simplicité. On admire beaucoup, avec raison, le peintre qui a si bien compris la vraie campagne et le paysan ; sa correspondance, que l'on devrait réunir et publier, ferait apprécier à la fois le grand artiste et l'homme de cœur. Ces lettres — même les plus familières,

— abondent en pensées originales et élevées, exprimées d'une façon très-pittoresque. Nous croyons donc que les fragments suivants seront sympathiquement accueillis.

Voici, d'abord, une superbe page, empruntée à l'intéressant recueil l'*Autographe :*

Barbizon, 30 mai 1863.

Il en est qui me disent que je nie les charmes de la campagne ; j'y trouve bien plus que des charmes, d'infinies splendeurs. J'y vois, tout comme eux, les petites fleurs dont le Christ disait : « Je vous assure que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'une d'elles. » Je vois très-bien les auréoles des pissenlits, et le soleil qui étale là-bas, bien loin par delà les pays, sa gloire dans les nuages. Je n'en vois pas moins dans la plaine, tout fumants, les chevaux qui labourent, puis dans un endroit rocheux un homme tout erréné, dont on a entendu les han *depuis le matin, qui tâche de se redresser un instant pour souffler. Le drame est enveloppé de splendeurs,*

cela n'est pas de mon invention, et il y a longtemps que cette expression « le Cri de la terre » est trouvée. Mes critiques sont des gens instruits et de goût, j'imagine, mais je ne peux me mettre dans leur peau, et comme je n'ai jamais de ma vie vu autre chose que les champs, je tâche de dire comme je peux ce que j'ai vu et éprouvé quand j'y travaillais. Ceux qui voudront faire mieux ont certes la part belle.

J.-F. MILLET.

Dans l'*Autographe* également, parmi des croquis d'un beau caractère, se trouve cette pensée du maître, si juste et si vigoureuse :

Il faut pouvoir faire servir le trivial à l'expression du sublime, c'est là la vraie force.

Pour offrir de l'inédit, citons maintenant quelques passages d'une des lettres cordiales qui nous ont été adressées par notre illustre compatriote : *

* Voir, page 101, le fac-simile d'une partie de cette lettre.

Barbizon, 24 novembre 1867.

Mon cher Piedagnel,

Je vous prie bien fort de me pardonner d'être resté si longtemps sans vous dire combien j'ai été touché de votre histoire d'une paire de sabots, et aussi de la lettre que vous m'avez écrite.*

Quand je vous dirais pour m'en excuser toutes les choses qui ont pu aider ce retard, je n'avancerais en rien mon affaire. Je m'avoue coupable du : remettre au lendemain. J'avais la bonne intention pourtant. Mais je me rappelle que ma grand'mère me disait autrefois : Mon pauvre François, l'enfer est pavé de bonnes intentions. S'il en est ainsi je me vois destiné à devenir un des pavés dudit lieu. Ne me laissez donc pas, faute de pardon, je vous en prie encore, arriver à une telle destination !

---

* L'étude réimprimée au commencement du présent volume est celle dont Millet parle avec tant d'aimable indulgence. Elle parut, pour la première fois, en novembre 1867, sous ce titre : HISTOIRE D'UNE PAIRE DE SABOTS, *Souvenirs de Barbizon*.

... Je suis en étrange position pour vous parler de votre travail sur les sabots et le sabotier. Si je dis que c'est bien, ah ! c'est qu'il y est un peu question de lui ! Si, pour faire de la modestie, j'allais dire que c'est mal, cela ne semblerait à personne ni vrai ni honnête. Pris de la sorte, je formulerai ainsi ma pensée : Cela me paraît plein de cœur !

Recevez, je vous en prie, le bonjour de toute la famille.

De moi particulièrement, recevez une bonne poignée de main.

J.-F. MILLET.






J. F. Millet pinx.
Ed. Saint-Raymond sc.

VENTES

DES ŒUVRES

DE J.-F. MILLET



VENTE DE J.-F. MILLET *

SALLES 8 ET 9 DE L'HÔTEL DROUOT
Les Lundi 10 et Mardi 11 mai 1875.

Me Charles Pillet, commissaire-priseur; M. Durand-Ruel, expert.

TABLEAUX ET ÉTUDES PEINTES

1 — La Famille du Pêcheur. — 2,700 fr.

2 — Baigneuses. — 810 fr.

3 — Carriers. — 1.500 fr.

---

* Tableaux, études peintes, aquarelles, pastels, dessins et croquis, trouvés dans l'atelier de Millet, au moment de sa mort (20 janvier 1875). La plupart de ces travaux sont inachevés.

4 — Petite Bergère assise. — 10.000 fr.

5 — Mère avec ses enfants — 7.050 fr.

6 — Bergère (L'hiver). — 3.300 fr.

7 — Cardeuse de laine. — 2.000 fr.

8 — Une rue de Gréville. — 1.650 fr.

9 — Le bord de la mer, à Gréville. — 2.100 fr.

10 — Falaises de Gréville. — 1.500 fr.

11 — Falaises et Rochers (Gréville). — 3.900 fr.

12 — Puits de la maison de Millet, à Gréville. — 2.300 francs.

13 — Une Maison du hameau de Gruchy-Gréville, avec vue sur la mer. — 6.400 fr.

14 — La Maison de Millet, à Gréville. — 4.000 fr.

15 — Laitière accoudée contre un arbre. — 7.600 fr.

16 — Village de Gréville. — 3.100 fr.

17 — Femme étendant du linge. — 4.200 fr.

18 — Récolte de pommes. — 1.700 fr.

19 — L'Enfant malade. — 2.600 fr.

20 — La Récolte des pommes de terre. — 4.000 fr.

21 — Lapins dans les Gorges d'Apremont. (Soleil levant). — 600 fr.

22 — Cardeuses. — 4.600 fr.

23 — Femme portant deux seaux. — 5.150 fr.

24 — Femme trayant une vache. — 6.800 fr.

25 — Femme revenant du bois. — 1.000 fr.

26 — Les Tondeurs de moutons. — 7.100 fr.

27 — Rochers et Pommiers, près Barbizon. — 4.000 fr.

28 — Fendeur de bois. — 10.100 fr.

29 — Paysage. — 1.210 fr.

30 — Les Bêcheurs. — 1.080 fr.

31 — La Fin de la Journée. — 7.300 fr.

32 — Nuit étoilée. — 3.150 fr.

33 — Les Tueurs de Cochons. — 24.000 fr.

34 — Nature morte. — 1.500 fr.

35 — Jeune Bergère assise sur une roche. — 13.000 fr.

36 — Étude pour les Falaises de Gréville (non présentée à la vente).

37 — Bergère gardant son troupeau dans les rochers. — 4.700 fr.

38 — Pêcheurs remorquant leur barque. Calme plat. — 3.500 fr.

39 — Barque de Pêcheurs en mer. Effet de soleil. — 6.300 fr.

40 — La Famille du Paysan. — 5.110 fr.

41 — Falaises de Gréville. — 4.600 fr.

42 — Vacher rappelant ses vaches. — 4.000 fr.

43 — Chasse-Marée en mer. — 1.520 fr.

44 — Tête de femme. — 800 fr.

45 — Coup de Vent. — 10.900 fr.

46 — Jeune Mère berçant son enfant dans ses bras. — 5.800 fr.

47 — Bergère et son troupeau. — 2.480 fr.

48 — La Tour du Moulin à vent. — 1.175 fr.

49 — Le Soir. — 6.050 fr.

50 — Église de Gréville. — 12.200 fr.

51 — Laitière normande, à Gréville. — 5.000 fr.

52 — Ane dans une lande. — 6.950 fr.

53 — Chasse aux Flambeaux. — 5.000 fr.

54 — Bergère rentrant avec son troupeau. (Soleil couchant). — 11,000 fr.

55 — Leçon de couture. — 1.850 fr.

56 — La mer vue des Pâturages de Gréville. — 14.200 fr.

Les aquarelles et pastels se sont fort bien vendus aussi. le 107, Chevrière auvergnate, a été adjugé 2.935 fr., et le 112, Petite Bergère tricotant, 2.500 fr.

En résumé, la première vacation a produit 276.235 fr.: la seconde, 44,799 fr., ce qui donne un total de 321.034 fr.

La Direction des Beaux-Arts a acheté à cette vente les *Baigneuses* (première manière du maître), l'*Église de Gréville*, et seize dessins. Ces diverses acquisitions sont destinées au Musée du Luxembourg.







VENTE

DES

95 DESSINS DE MILLET

Composant la collection de M. GAVET

HÔTEL DROUOT, SALLES 8 ET 9

Les Vendredi 11 et Samedi 12 Juin 1875

Par le ministère de Me Charles Pillet, commissaire-priseur, assisté de M. Durand-Ruel, expert, avec le concours de M. Francis Petit.

Vente du Vendredi 11 Juin 1875

1 — Parc à moutons. Clair de lune. — 12.100 fr.

Haut., 71 cent.; larg., 95 cent.

2 — Berger gardant son troupeau. Effet d'automne. — 10.600 fr.

Haut., 72 cent.; larg., 96 cent.

3 — L'Hiver, plaine de Chailly. — 8.100 fr.

Haut., 71 cent.; larg., 94 cent.

4 — La Fin de la journée. — 10.400 fr.

Haut., 71 cent.; larg., 91 cent.

5 — Femmes revenant de faire du bois dans la forêt de Fontainebleau. — 5.450 fr.

Haut., 72 cent.; larg., 93 cent.

6 — Bergère tricotant en conduisant son troupeau. — 4.450 fr.

Haut., 70 cent.; larg., 94 cent.

7 — Le Village de Chailly, près Barbizon. — 4.600 fr.

Haut., 70 cent.; larg., 85 cent.

8 — Batteuse de beurre. — 5.500 fr.

Haut., 95 cent.; larg., 59 cent.

9 — Chevrière d'Auvergne filant. — 3.150 fr.

Haut., 92 cent.; larg., 57 cent.

10 — Un poulailler. Effet de neige. — 4.600 fr.

Haut., 70 cent.; larg., 88 cent.

11 — Animaux sur la lisière d'une forêt de sapins, Vosges. — 3.900 fr.

Haut., 68 cent.; larg., 93 cent.

12 — Bouquet de marguerites sauvages sur l'appui d'une fenêtre. — 3.150 fr.

Haut., 68 cent.; larg., 80 cent.

13 — La Veillée. — 12.000 fr.

Haut., 43 cent.; larg., 55 cent.

14 — Le Semeur. — 4.300 fr.

Haut., 34 cent.; larg., 41 cent.

15 — Bûcheron et sa femme dans la forêt. L'Hiver. — 3.400 fr.

Haut., 48 cent.; larg., 33 cent.

16 — Le Repos au milieu du jour. — 5.350 fr.
Haut., 42 cent.; larg., 51 cent.

17 — Orage en plaine. — 5.000 fr.
Haut., 42 cent.; larg., 53 cent.

18 — L'Entrée de la forêt à Barbizon. Effet de neige. — 5.050 fr.
Haut., 51 cent.; larg., 40 cent.

19 — La Chute des feuilles; berger gardant son troupeau. — 6.000 fr.
Haut., 37 cent.; larg., 43 cent.

20 — Paysan menant boire ses chevaux, le soir. — 4.000 fr.
Haut., 37 cent.; larg., 47 cent.

21 — Le Départ pour le travail. — 4.500 fr.
Haut., 44 cent.; larg., 38 cent.

22 — Falaise à Gréville. — 4.900 fr.
Haut., 44 cent.; larg., 54 cent.

23 — La Mer vue du haut de la falaise de Gréville. — 3.850 fr.
Haut., 46 cent.; larg., 60 cent.

24 — Jeunes filles regardant un vol d'oies sauvages. — 4.800 fr.
Haut., 57 cent.; larg., 42 cent.

25 — Les Petites Maraudeuses. 2.900 fr.
Haut., 47 cent.; larg., 34 cent.

26 — Bouvier rappelant son troupeau dans la montagne. — 4.100 fr.
Haut., 54 cent.; larg., 40 cent.

27 — Le Retour du marché, le soir. — 7.000 fr.
Haut., 50 cent.; larg., 34 cent.

28 — La Nuée de corbeaux. Effet d'hiver. — 3.150 fr.
Haut., 37 cent.; larg., 48 cent.

29 — Paysanne pourchassant des oies. — 3.050 fr.

Haut., 46 cent.; larg., 55 cent.

30 — Paysan rentrant avec son âne. Effet de crépuscule. — 3.200 fr.

Haut., 42 cent.; larg., 51 cent.

31 — La Leçon de tricot. — 2.050 fr.

Haut., 36 cent.; larg., 25 cent.

32 — La Leçon de lecture. — 2.300 fr.

Haut., 33 cent.; larg., 26 cent.

33 — Petite fille gardant des oies près d'une métairie. — 3.100 fr.

Haut., 42 cent.; larg., 51 cent.

34 — Fendeur de bois à l'entrée de la forêt, à Barbizon. — 3.350 fr.

Haut., 45 cent.; larg., 37 cent.

35 — Pêcheurs de homards jetant leurs claies. Effet de nuit. — 1.850 fr.

Haut., 32 cent.; larg., 48 cent.

36 — Bergère et son troupeau sous des arbres. — 3.150 fr.

(Les dimensions n'ont pas été indiquées sur le Catalogue officiel.)

37 — Paysanne trayant sa vache, environs de Vichy. — 2.550 fr.

Haut., 45 cent.; larg., 50 cent.

38 — Deux bergères causant en gardant leur troupeau. — 2.400 fr.

Haut., 36 cent.; larg., 45 cent.

39 — Paysanne faisant paître deux vaches. — 3.350 fr.

Haut., 29 cent.; larg., 46 cent.

40 — Bouleau mort, carrefour de l'Épine, forêt de Fontainebleau. — 3.900 fr.

Haut., 50 cent.; larg., 62 cent.

41 — **Paysan prenant des oiseaux au trébuchet. Temps de neige.** — 3.350 fr.

Haut., 56 cent.; larg., 46 cent.

42 — **Paysanne d'Auvergne filant en gardant ses chèvres.** 2.800 fr.

Haut., 57 cent.; larg., 45 cent.

43 — **Paysanne et ses chèvres dans la montagne.** — 2.500 fr.

Haut., 45 cent.; larg., 62 cent.

44 — **Femmes portant des herbes.** — 1.050 fr.

Haut., 40 cent.; larg., 27 cent.

45 — **Pâturage d'Auvergne.** — 1.850 fr.

Haut., 42 cent.; larg., 51 cent.

46 — **Chemin montant à un village.** — 2.300 fr.

Haut., 42 cent.; larg., 53 cent.

47 — **Coucous, fleurs de printemps.** — 2.000 fr.

Haut., 40 cent.; larg., 48 cent.

Vente du Samedi 12 Juin 1875

48 — **Cour de ferme. La nuit.** — 14.000 fr.

Haut., 71 cent.; larg., 87 cent.

49 — **Les Laboureurs.** — 10.100 fr.

Haut., 70 cent.; larg., 94 cent.

50 — **La Plaine de Barbizon. Effet de neige.** — 9.100 fr.

Haut., 70 cent; larg., 94 cent.

51 — **Paysan menant boire ses vaches, bords de l'Allier. Effet de soir.** — 7.800 fr.

Haut., 70 cent.; larg., 94 cent.

52 — Le Battage du sarrasin, Basse-Normandie. — 13.100 fr.

Haut., 73 cent.; larg., 95 cent.

53 — Meules et troupeau de moutons dans la plaine de Barbizon. — 7.300 fr.

Haut., 71 cent.; larg., 95 cent.

54 — Vigneron au repos. — 6.000 fr.

Haut., 71 cent.; larg., 84 cent.

55 — Cheval de paysan attendant son chargement de foin. 4.050 fr.

Haut., 69 cent.; larg., 94 cent.

56 — Bergère dormant à l'ombre d'un buisson de chênes. — 3.950 fr.

Haut., 69 cent.; larg., 94 cent.

57 — Faucheurs dans la plaine. — 4.250 fr.

Haut., 94 cent.; larg., 68 cent.

58 — Pâturage dans les montagnes des Vosges. — 3.650 fr.

Haut., 70 cent.; larg., 95 cent.

59 — Moulin à eau au pied d'une montagne, Allier. — 3,620 fr.

Haut., 70 cent.; larg., 83 cent.

60 — La Méridienne des moissonneurs. 6.450 fr.

Haut., 29 cent.; larg., 42 cent.

61 — Berger ramenant son troupeau. — 6.050 fr.

Haut., 39 cent.; larg., 51 cent.

62 — Jardin de paysan. — 6.000 fr.

Haut., 41 cent.; larg., 54 cent.

63 — Cerf sortant de la forêt. Effet de lune. — 3.100 fr.

Haut., 51 cent.; larg., 34 cent.

64 — Bergère et son troupeau. Soleil couchant.— 5.700 fr.

Haut., 36 cent.; larg., 44 cent.

65 — Anes dans une plaine par la pluie. — 3.600 fr.
Haut., 45 cent.; larg., 55 cent.

66 — L'Agneau nouveau-né. — 6.500 fr.
Haut., 40 cent.; larg., 46 cent.

67 — La Plaine : soleil couchant annonçant la pluie. — 5.900 fr.
Haut., 49 cent.; larg., 60 cent.

68 — Bergère tricotant en conduisant son troupeau. — 6.220 fr.
Haut., 36 cent.; larg., 49 cent.

69 — L'Orage pendant la coupe des foins. — 4.150 fr.
Haut., 46 cent.; larg., 56 cent.

70 — Lapins sortant de leur terrier, à l'aube. — 4.150 fr.
Haut., 49 cent.; larg., 59 cent.

71 — Ménagère balayant sa maison. — 3.000 fr.
Haut., 54 cent.; larg., 42 cent.

72 — Paysanne d'Auvergne gardant ses chèvres. — 4.500 fr.
Haut., 50 cent.; larg., 42 cent.

73 — Jeune bergère assise sur une barrière. — 4.100 fr.
Haut., 42 cent.; larg., 35 cent.

74 — Coucher de soleil sur une plaine. — 4.850 fr.
Haut., 41 cent.; larg., 55 cent.

75 — Petits enfants conduisant des oies à une mare. — 4.500 fr.
Haut., 36 cent.; larg., 50 cent.

76 — Paysan et sa femme ramant des pois. — 2.000 fr.
Haut., 29 cent.; larg., 41 cent.

77 — Femme donnant la bouillie à son jeune enfant. — 2.250 fr.
Haut., 38 cent.; larg., 31 cent.

78 — L'Enfant malade. — 4.500 fr.

Haut., 38 cent.; larg., 31 cent.

79 — Moutons broutant les jeunes pousses d'un bois. — 2.800 fr.

Haut., 37 cent.; larg., 43 cent.

80 — Les Premiers pas de l'enfant. — 4.000 fr.

Haut., 29 cent.; larg., 35 cent.

81 — Parc à moutons. Clair de lune. — 2.400 fr.

Haut., 33 cent.; larg., 23 cent.

82 — L'Hiver, plaine de Chailly. — 3.050 fr.

Haut., 37 cent.; larg., 44 cent.

83 — Paysanne faisant boire sa vache. Effet de soleil couchant. — 3.750 fr.

Haut., 37 cent.; larg., 43 cent.

84 — Bergères à l'ombre, à l'entrée d'un bois.— 2.470 fr.

Haut., 30 cent.; larg., 39 cent.

85 — Le Chargement des gerbes de blé. — 2.620 fr.

Haut., 31 cent.; larg., 47 cent.

86 — Sentier dans les blés. Effet de midi. — 3.700 fr.

Haut., 40 cent.; larg., 51 cent.

87 — Paysanne faisant boire ses vaches. Effet de soir. — 4.000 fr.

Haut., 31 cent.; larg., 46 cent.

88 — Le Puy-de-Dôme. Effet de soleil dans les nuages. — 1.975 fr.

Haut., 47 cent.; larg., 61 cent.

89 — Chemin creux dans la montagne, Allier.— 2.025 fr.

Haut., 38 cent.; larg., 50 cent.

90 — La Fin de l'ondée. Effet d'arc-en-ciel sur les arbres en fleurs. — 2.650 fr.

Haut., 43 cent.; larg., 55 cent.

91 — Jeune femme au puits. Cour de la maison natale de Millet. — 4.400 fr.

Haut., 45 cent.; larg., 33 cent.

92 — Moulin à eau. Environs de Vichy. — 3.450 fr.

Haut., 33 cent.; larg., 50 cent.

93 — Sommets des montagnes. Vue d'Auvergne. — 1.920 fr.

Haut., 45 cent.; larg., 54 cent.

94 — Les Pissenlits. — 4.000 fr.

Haut., 40 cent.; larg., 50 cent.

95 — Fleurs du printemps. — 1.000 fr.

Haut., 40 cent.; larg., 50 cent.

La première vacation a produit 206.400 fr., et la deuxième, 224.650 fr. Cette vente si remarquable s'est donc élevée, en totalité, à la somme très-mposante de 431.050 fr., non compris les *cinq pour cent* en sus des enchères.

Il n'y a pas eu, pour les 95 dessins, plus de 20 acquéreurs. Les principaux sont : MM. Camando, Carlin, Martin Leroy, Monjean, directeur du collége Chaptal, Rœderer, du Havre, et un seul étranger, M. Brummer.









CATALOGUE

DES

EAUX-FORTES

DE

J.-F. MILLET*

I. RR. — La Cardeuse de laine.

Elle est assise, tournée vers la droite; au fond, des balances posées sur une maie.

Haut., 260 millim.; larg., 170 millim.

* Nous devons, à propos de cette liste, de vifs remerciements au célèbre auteur des illustrations de l'*Oiseau* et de l'*Insecte*, de Michelet, M. H. Giacomelli, qui nous a communiqué, avec une charmante obligeance, sa collection d'eaux-fortes gravées par Millet, en nous fournissant des détails précis sur ces admirables raretés artistiques.

A. P.

II. RRR. — La Veillée.

Deux paysannes, assises dans une chaumière, cousent à la lueur d'une lampe antique.

Il n'a été tiré de cette planche, gravée sur une plaque de zinc, que quelques épreuves d'essai.

Haut., 150 millim.; larg., 110 millim.

III. RRR. — La Tricoteuse.

Elle est appuyée à gauche, contre un tertre; à droite, on distingue un troupeau.

Pointe sèche, gravée sur le revers d'une planche portant la marque du planeur. — Nous n'en connaissons qu'une épreuve.

Haut., 110 millim.; larg., 75 millim.

IV. — Les Terrassiers.

Deux paysans, tournés vers la gauche, labourent à la bêche.

1er *état* : à droite, dans le haut de la planche, la signature *J.-F. Millet.*

2e *état* : à droite, dans le terrain : *Paris, imp. par Aug. Delâtre, rue Saint-Jacques, 171.*

Haut., 230 millim.; larg., 330 millim.

V. — Les Glaneuses.

Trois paysannes, courbées sur le sol, se dirigent vers la gauche. Dans le fond, les travailleurs bottèlent les gerbes et élèvent des meules. A droite, à l'horizon, les bâtiments d'une ferme.

Haut, 190 millim.; larg., 250 millim.

VI. — L'Homme a la brouette.

Il se dirige vers la gauche, et pousse sous la porte d'un verger une brouette chargée de fumier.

Au bas, à droite : *J.-F. Millet.*

Haut., 165 millim.; larg., 135 millim.

VII. — La Femme qui bat le beurre.

Elle est tournée vers la gauche; un chat, guettant les gouttelettes de crême qui s'échappent de la baratte, se frôle au bas de sa robe.

Haut., 180 millim.; larg., 120 millim.

VIII. — La Couseuse.

Tournée vers la droite, elle est assise auprès d'une fenêtre à petits carreaux en losange.

Haut., 100 millim.; larg., 70 millim.

IX. — La Femme faisant manger son enfant.

Tournée vers la gauche, son enfant sur les genoux, elle souffle sur une cuillerée de soupe.

Epreuve d'essai, avec des croquis dans les marges du cuivre.

1er *état* : avant la signature.

2e *état* : retouche à la pointe sèche dans le cou de la mère, et le nom de *J.-F. Millet, 1861.*

Publié dans la *Gazette des Beaux-Arts.*

Haut., 220 millim.; larg., 160 millim.

X. r. — L'Arrivée aux champs.

Un paysan, la fourche sur l'épaule; à gauche, auprès de lui, marche sa jeune femme, qu'un large panier, posé sur sa tête, abrite contre les rayons du soleil levant.

Quelques épreuves de cette belle planche ont été tirées sur vélin et sur papier de Chine volant.

Haut., 385 millim.; larg., 300 millim.

XI. rr. — Bergère tricotant.

Tournée vers la gauche, les épaules couvertes d'une mante à capuchon, elle est debout au pied d'un massif surmonté de jeunes arbres. Un chien surveille le troupeau dispersé dans la plaine.

Au bas, à gauche, dans le terrain : *J.-F. Millet.*

Haut., 310 millim.; larg., 225 millim.

XII. RRR. — GARDEUSE D'OIES.

Debout au bord d'une rivière, elle s'appuie de la main gauche contre un arbre ; au fond, les toits d'un village.

Croquis à la pointe sèche, non signé.

Haut., 140 millim.; larg., 120 millim.

XIII. — GARDEUSE DE CHÈVRES.

Elle marche vers la droite, en filant à la quenouille. Site d'Auvergne.

Au bas, à droite : *J.-F. Millet.*

Gravé pour le bel ouvrage intitulé : *Sonnets et Eaux-fortes.* Alp. Lemerre, éditeur. Paris, 1869.

Epreuves de remarque : cinq traits à la pointe, dans le ciel, à gauche.

Haut., 200 millim.; larg., 130 millim.

XIV. RR. — MOUTON PAISSANT.

Il marche vers la gauche. Dans le fond de la plaine, un berger appuyé sur son bâton.

Haut., 47 millim.; larg., 120 millim.

Essai de pointe sèche ; à gauche, dans le ciel, le nom de *Ch. Jacque.*

Cette planche, gravée vers 1850, est de la main de Millet. La fausse signature qu'elle porte n'y a peut-être été mise que dans le but d'en faciliter la vente, les éditeurs d'alors n'acceptant guère que des œuvres signées d'un nom connu déjà et apprécié du public. Des eaux-fortes de Jeanron, de Subercaze, etc., portant la signature de Ch. Jacque, sont encore aujourd'hui faussement attribuées à ce maître, qui, d'ailleurs, se souvient à merveille d'avoir vu J.-F. Millet graver l'essai de pointe sèche dont il s'agit.

GRAVURES SUR BOIS

La Bergère.

Elle est assise sur un tertre, tournée vers la gauche, et tient dans la main droite un long bâton.

Au bas, la signature *J.-F. Millet.*

Haut., 270 millim.; larg., 210 millim.

La Femme versant de l'eau.

Debout auprès d'un puits et tournée vers la gauche, elle verse le contenu d'un seau dans des vases placés devant elle.

Au bas, à droite : *J.-F. Millet.*

Haut., 145 millim.; larg., 95 millim.

Ces deux planches, gravées directement par Jean-Baptiste Millet, sur les dessins de son frère, dans la manière simple et large des tailleurs d'images du XVI[e] siècle, nous ont semblé dignes d'être comprises dans l'œuvre originale du maître. Nous en compléterons la série, malheureusement trop peu nombreuse, en signalant deux lithographies, dessinées sur pierre par J.-F. Millet, pour servir de titres à des romances.

La première, un *Portrait de Chateaubriand*, est de la plus grande rareté. Nous empruntons la description de la seconde à l'excellente étude publiée par M. Ph. Burty, sur les eaux-

fortes de Millet, dans le 11e volume de la *Gazette des Beaux-Arts :*

Où donc est-il ? *

« Ces mots semblent soupirés par une jeune femme en vêtements noirs, accoudée à la balustrade d'une terrasse, et qui presse contre elle ses deux enfants. »

Il existe de nombreuses reproductions des compositions de Millet. Nous n'en désignerons que quelques-unes, choisies parmi les plus remarquables : l'*Angelus*, gravé par Waltner ; la *Mort et le Bûcheron ; Œdipe détaché de l'arbre ;* la *Cueillette des haricots* **, planches gravées par Edm. Hédouin ; les *Travaux rustiques ;* les *Quatre heures du jour :* quatorze pièces gravées sur bois par Adrien Lavielle.

Citons encore, pour finir, les belles lithographies de MM. Mouilleron et Vernier, et le *Berger et la mer*, dessiné par Millet, pour la grande édition des *Fables de La Fontaine*, publiée par D. Jouaust.

* La musique de cette romance est de Frédéric Lebel.

** Cette composition, publiée dans l'*Art*, a été aussi reproduite en lithographie par Emile Vernier. (*Etrennes rares, dix magnifiques planches tirées à cent exemplaires. Mme Lejeune, éditeur, Paris, 1872.*)




FAC-SIMILE

La lettre originale se compose de quatre pages, pleines d'une attrayante cordialité. Nous en reproduisons les passages les moins intimes : le premier et le deuxième alinéa, et les dernières lignes.

Barbizon 24 Novembre 1867

Mon cher Piedagnel

Je vous prie bien fort de me pardonner d'être resté si longtemps sans vous dire combien j'ai été touché de votre histoire d'une paire de sabots, & aussi de la lettre que vous m'avez écrite.

Quand je vous dirais pour m'en excuser toutes les choses qui ont pu aider ce retard, je n'avancerais en rien mon affaire. Je m'avoue coupable du : remettre au lendemain. J'avais la bonne intention pourtant. mais je me rappelle

que ma grand'mère me disait autrefois : mon pauvre François l'enfer est pavé de bonnes intentions. S'il en est ainsi je me vois destiné à devenir un des pavés dudit lieu. Ne me laissez donc pas faute de pardon, je vous en prie encore, arriver à une telle destination !

Recevez je vous en prie le bonjour de toute la famille.

De moi particulièrement recevez une bonne poignée de main.

J. F. Millet


TABLES





TABLE DES MATIÈRES





EAUX-FORTES

ŒUVRES DE J.-F. MILLET



IMPRESSION DU TEXTE

PAR SERINGE FRÈRES

2, Place du Caire, à Paris

TIRAGE DES EAUX-FORTES

PAR Vve A. CADART

56, Boulevard Haussmann, à Paris

